



Vous vous considérez comme le tuteur de cet enfant. — Page 374, col. 1.

raconterai un autre jour, Whittingham, m'a empêché de rentrer. Je me trouvais avec sir Rupert Harborough et monsieur Chichester.

— Ce n'est pas grand-chose de bon que ce monsieur Chichester, interrompit le sommelier.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire ce que je dis, monsieur Richard, rien de plus, rien de moins, le baron et Chichester sont venus ici ce matin.

— C'est très-extraordinaire, pensa Richard. J'ai été trompé, il n'y a plus de doute, se disait-il tout haut en arpentant la bibliothèque d'un pas agité. Il y a quelque chose de suspect dans la liaison de ce Talbot, quelque riche qu'il soit, avec un aussi parfait gentilhomme que le baron. Puis cette conduite de Chichester avec son domestique... me conduire dans une maison de jeu... m'abandonner au moment où je pouvais avoir besoin d'eux... oui, j'ai été trompé... et alors Diana... je ne dois plus la voir : son influence, ses regards sont trop dangereux !...

— Une maison de jeu ! murmura Whittingham, dont les oreilles retinrent ce fragment des réflexions de Richard.

— Mon vieil ami, dit Richard en se retournant subitement vers le sommelier, je crois que j'ai été attiré dans une société qui ne convient ni à mon caractère ni à ma position. Je réparerai ma faute. Monsieur Monroë, mon tuteur, me conseillait, il y a quelques semaines, un voyage sur le continent ; je profiterai de sa permission. A quatre heures j'ai un rendez-vous en ville ; je serai de retour à sept au plus tard : procurez-vous une chaise de poste, et que tout soit prêt pour cette heure-là ; nous serons à Douvres cette nuit, vous seul m'accompagnerez.

— Quel bonheur ! monsieur, quel bonheur ! s'écria le fidèle serviteur : cela vous donnera l'occasion de vous séparer de connaissances qui vous entraîneraient dans de mauvaises affaires.

BERNARD DEROSNE.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

Ayant secoué cordialement la main de M. Dick, elle me poussa devant elle et dit à M. Murdstone :

— Vous pouvez aller où bon vous semblera. Je courrai la chance de garder l'enfant. S'il est aussi détestable que vous le prétendez, je puis au moins ici faire autant pour lui que vous avez fait vous-même ; mais je n'en crois pas un mot.

— Miss Trotwood, reprit M. Murdstone en haussant les épaules et se levant, si vous étiez un homme...

— Bah ! phrases qui n'ont pas de sens, dit ma tante ; dispensez-moi de vous entendre.

— Quelle exquise politesse ! s'écria miss Murdstone se levant aussi : c'est admirable réellement !

— Pensez-vous que je ne sais pas, poursuivit ma tante sans écouter la sœur et s'adressant au frère avec une expression d'indéfinissable dédain, pensez-vous que j'ignore quelle vie a dû subir avec vous la pauvre et malheureuse enfant qui vous prit pour son second protecteur ? Pensez-vous que j'ignore quelle fatale fascination vous dûtes exercer sur la timide créature le jour où elle vous rencontra sur son chemin, tout miel et tout sourires, ouvrant de grands yeux, n'est-ce pas, et puis clignotant, déclamant de belles paroles, et puis jouant au silence éloquent ?

— Je n'ai jamais rien ouï de plus élégant, remarqua miss Murdstone.

— Croyez-vous, continua ma tante, que je ne vous sais pas par cœur, maintenant que je vous ai entendu... et, je le confesse franchement, ce n'est guère un plaisir pour moi ? Oh ! oui, béni soit le ciel ! Comme il était doux et aimable d'abord, ce cher monsieur Murdstone, comme il faisait bien patte de velours ! comme il adorait la

pauvre veuve, — et son enfant donc, il l'aimait aussi, il le trouvait bien gentil alors. Il promettait d'être pour lui un second père ; quel aimable et charmant homme ! Avec lui la vie serait couleur de roses ! N'est-ce pas, monsieur Murdstone ?... Il me semble que vous vous reconnaissez là, monsieur ?

— Je n'ai jamais entendu une pareille femme ! s'écria miss Murdstone.

Mais ma tante était décidée à défilier tout son chapelet.

— Enfin, poursuivit-elle, la pauvre petite folle s'est laissé prendre au filet. Voilà l'oiseau en cage : il s'agit maintenant de l'appivoiser, monsieur Murdstone ; il faut lui apprendre à chanter vos airs ; il faut qu'il obéisse à l'appel, et, pour cela, on ne le flatte plus, on lui fait voir à quel oiseleur il a affaire.

— C'est de la démence ou de l'ivresse, dit ici miss Murdstone désolée de ne pouvoir détourner sur elle même la faconde de ma tante... Ce doit être de l'ivresse ! Mais miss Betsey sans s'occuper le moins du monde de l'interruption et de l'interruptrice, passa de l'apologue à l'apostrophe directe, et s'écria de plus en plus indignée :

— Monsieur Murdstone, vous avez été le tyran de cette enfant simple et naïve. Vous avez brisé son cœur : son cœur était un cœur aimant, je le sais, — je le sais avant que vous l'eussiez connue et vue peut-être ; c'est de sa faiblesse même que vous avez abusé, et vous l'avez fait mourir. Voilà la vérité, monsieur ; tant pis pour vous si elle vous déplaît. Je vous la dis, moi, à vous et à vos complices ?

— Permettez-moi de demander, miss Trotwood, reprit ici miss Murdstone revenant à la charge, permettez-moi de vous demander ce que vous entendez par les complices de mon frère, pour me servir de vos expressions choisies ?

Mais, toujours sourde à cette voix, miss Betsey avait résolu d'accabler M. Murdstone qui continuait de se taire.

— Le ciel l'a voulu, sans doute, dit-elle, et